

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

(Franc de port.)

Revd. Hamelin Vicar

1ère année.

KAMOURASKA, (Bas-Canada,) 15 Novembre 1861.

Numéro 2.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ETRANGER — 6s. 3d.

(Affranchir.)

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 7cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

AVIS

Jusqu'au premier de Janvier, toute personne qui nous enverra quatre abonnements, recevra le cinquième gratis.

Nous prions nos correspondants et nos abonnés d'écrire leur adresse le plus lisiblement possible, afin d'éviter tout retard.

CAUSERIE AGRICOLE.

Nous remercions de tout notre cœur nos amis, la presse et le public, en général, de l'accueil fait à la *Gazette des Campagnes*. L'appui qu'on nous prête est notre seule force: nous ne sommes rien par nous-même et nous tomberions au premier moment, si le patronage du public nous était retiré. Merci donc, amis, vous nous donnez l'espérance du succès et, pour nous, l'espérance, c'est la vie. Marchons donc, et en avant la causerie.

Parlons un peu des expositions des Sociétés d'Agriculture. Elles sont toutes à peu près terminées.

Eh! bien, amis cultivateurs, avez-vous visité l'exposition de votre comté?—Ah! oui, ah! oui.

Et puis, qu'en avez-vous retiré?—Ah! ceci, ah! cela.....

Je vais tâcher de répondre pour tout le monde; ceux qui trouveront quelque chose à ajouter seront les bienvenus pour le prochain numéro.

Ah! bien, dit quelqu'un, ça été bien magnifique. L'exhibition a été très-brillante. J'y avais mené une demi-douzaine de belles bêtes... et ça paraissait à merveille. Aussi, je n'ai pas perdu mon temps: cette journée-là me paie mieux qu'une semaine de travail ordinaire. Et puis ça ne me coûte rien que ma souscription... et la peine ou plutôt le plaisir de venir chercher mes prix....

Pour moi, dit un autre moins heureux, je ne veux plus être de la société; ça ne paie pas. Ce sont les riches qui glanent tous les prix, et nous, pauvres cultivateurs, nous en sommes pour nos frais de voyage et notre souscription....

Quelques autres ont mieux aimé rester à la maison. A quoi bon, disent-ils, ces expositions? Est-ce que nos pères ne faisaient pas aussi bien leurs affaires que nous, sans toutes ces assemblées-là? On va voir là de beaux animaux, de beaux produits, des instruments magnifiques. C'est beau tout ça, bien vrai...; mais ce qu'on sait bien aussi, c'est que les produits que donnent ces animaux ne paient pas pour ce qu'ils coûtent et qu'ils n'enrichiront jamais le cultivateur qui dépense plus que leur valeur pour le plaisir d'obtenir un prix à l'exposition. Enfin ces instruments améliorés, ça coûte bien cher, c'est difficile à faire marcher et puis, quand une machine se brise, le forgeron du village n'est pas toujours capable de la réparer; pendant qu'on l'enverra à la ville, chez le machiniste, l'ouvrage n'ira pas vite et il faudra attendre et perdre bien du temps, souvent dans des moments précieux. Non, vivent, vivent les vieilles méthodes.

Et l'on ajoute que tout cela n'est bon que pour les *messieurs*, qui ont le moyen de s'amuser à ces fantaisies, qu'ils font bien mieux de s'amuser de même qu'autrement, sans doute; mais que les pauvres cultivateurs n'ont ni d'argent, ni de temps à dépenser dans des essais de choses qu'ils ne connaissent pas. Et puis, l'on termine en disant que tel ou tel voisin qui s'est laissé aller à ces nouveautés y a mangé une partie de son bien et s'est enfoncé.

Mais tout cela est fort mal pensé. Comme il est parfaitement ridicule et ruineux de se lancer à corps perdu dans des systèmes sans fin ni raison, il peut être aussi fort déraisonnable de s'acharner dans une routine vicieuse, quand nous voyons des améliorations *avérées, certaines et couronnées d'un succès continu*.

Ah! mes amis, ne fuyons jamais la lumière, la vérité, l'expérience. Vous avez raison de laisser les *essais* chanceux à ceux qui ont le moyen de les faire; mais quand une méthode autre que la vôtre a fait ses preuves, quand elle donne partout des fruits supérieurs à ce que vous obtenez, pourquoi vous entêter dans les voies routinières. Allons donc aux expositions; visitons-les en détail; tâchons de voir au juste comment s'y prennent les cultivateurs qui font mieux que nous.

Quant à ceux qui se plaignent, nous ne pouvons pas leur dire qu'ils ont tort, non; car les sociétés n'ont vraiment pas fait jusque-ici justice à tout le monde. Comment voulez-vous que le pauvre cultivateur prenne sur son temps et sur son argent pour préparer pour le concours un animal ou deux. Il y a nécessairement une

préparation. Les habitués des expositions dorlotent d'avance l'animal qu'ils vont exhiber, et si bien qu'on laissera plutôt souffrir le reste du troupeau pour donner à ce privilégié la chance d'obtenir un prix. Je suppose que le prix obtenu dédommage du trouble, est-ce là une chose à encourager, et si ce système devait prévaloir longtemps, ne serait-il pas du devoir de tout citoyen de demander la suppression des Sociétés d'Agriculture? Non, ce système ne vivra pas toujours. Déjà, plusieurs Sociétés se sont prononcées et nous croyons pouvoir leur être utile en proposant dès aujourd'hui quelques réformes.

M. L. Delorme, ancien président de la Société de St.-Hyacinthe, disait, dans son rapport sur l'agriculture de ce comté, en 1859, que l'un des premiers défauts de nos cultivateurs, c'est leur négligence pour tout ce qui touche à l'égouttement des terres. On fait bien un petit bout de fossé ici et là, mais vaudrait presque autant n'en pas faire. Nous avons souvent remarqué le long de la ligne du chemin de fer de Québec à la Rivière-du-Loup des champs dont les planches du milieu sont de beaucoup plus basses que celles des côtés, de sorte que le fond des fossés est plus haut que la surface du champ dans cette partie. Comment veut-on que l'eau s'égoutte de même. Vaudrait tout autant demander à la montagne de se jeter à la mer. Pourtant tout le monde sait cela, comme on sait bien aussi qu'une bonne vache donne plus de profit qu'une mauvaise. Pourquoi donne-t-on un prix pour une belle vache? On veut tout simplement, en offrant une somme d'argent, stimuler cinquante, cent cultivateurs et leur faire adopter une chose que leur indifférence seule les empêche de voir.

Mais pourquoi ne pas faire pour l'amélioration de l'égouttement du sol ce qu'on veut faire pour celle du bétail. Laquelle est donc la plus importante? Que sert d'avoir de beaux animaux si, par notre imprudent négligence, nos champs ne produisent pas assez pour les nourrir. Cette année, on a vu des paroisses entières noyées par l'eau des pluies et l'on a senti cette automne le mal que le manque d'écoulement y a causé. A l'heure où nous écrivons il y a encore des blés qui n'ont pas pu mûrir. Et l'on s'en prend au temps, au soleil qui fait pourtant son possible. Ainsi voyez comme il travaille, ce pauvre soleil.

Par une cause ou par une autre il pleut pendant trois grands jours; il tombe une masse d'eau qui noie les guérets. Le beau temps revient, le soleil chauffe, l'eau disparaît peu à peu. Qu'est-ce qui la fait disparaître cette eau? Un petit bout de rigole à moitié remplie, un fossé tout tortu et qui souvent n'a pas d'issue, croisent le champ, par ci, par là. Le plus pressé s'est fait par là; et, le reste...? mais, c'est le soleil qui l'a bu, pompé, emporté. Ça ne va pas bien vite, les plantes ont le temps de se tanner de cette eau, de rouiller... de périr... mais, n'importe, chauffe soleil!!... Moi, je me croise les bras et j'attends que le torrent soit bu.

Voilà ce qui se passe et voici ce qui reste à l'automne: des blés tout verts, des orges renversées, des avoines sans presque d'amande et mouillées à ne pouvoir les conserver...

Qu'y a-t-il à faire devant de telles fautes. Faut-il crier que c'est mal, faut-il écrire un traité sur l'importance de l'égouttement des terres. Mais non, chacun le sait. Que faut-il faire donc? Etablir des prix tout comme pour le bétail. C'est toujours le même vice à combattre: l'indifférence, et il n'y a que l'appât d'une somme d'argent pour la vaincre. L'argent, c'est tout. Les Sociétés d'Agriculture en ont à dépenser pour ces choses-là, qu'elles le dépensent et vite, car le temps presse. Qu'il y ait un peu moins d'argent destiné au bétail, dans les concours et réservons-en pour les autres

branches de l'économie rurale qui sont peut-être encore plus négligées. L'égouttement des terres, les soins à donner au fumier, les cultures fourragères, tout cela, à notre avis, est plus important que cette prétendue amélioration du bétail. Nous osons dire qu'il y a très-peu à faire de ce côté-là relativement, à présent du moins, pour le plus grand nombre de nos cultivateurs.

Nous savons que tout cela est loin de la pensée de certains agriculteurs entichés des races étrangères et qui paraissent croire que là gît la première et la plus pressante amélioration à préconiser auprès de nos cultivateurs. Heureusement que le nombre en est petit et que le public commence à apprécier à son vrai mérite le système de ces messieurs.

Pour nous, guidés par les conseils d'amis prudents et éclairés, nous voulons l'amélioration de l'agriculture dans ses premiers moyens de production: le sol, les cultures; l'industrie qui transforme les produits, l'économie du bétail suivra nécessairement la même voie. Chacun, en effet, n'a-t-il pas remarqué que le cultivateur qui sait et veut soigner ses champs, n'en reste jamais là et que le soin qu'il a de ses animaux est la suite nécessaire de celui qu'il a eu de ses champs, de ses cultures?

Nous aurions tort de laisser parler seuls ceux qui, en revenant de l'exposition, disent du mal des instruments nouveaux. Il y a, sans doute, des machines de luxe; mais le nombre en est petit et, certes, il y en a qui sont d'une utilité réelle. Il est vrai que le prix en est presque toujours trop élevé pour la plupart des cultivateurs; mais, il y a un moyen de se les procurer sans trop de sacrifices: se cotiser pour les acheter en commun. La communauté, l'association, voilà la grande ressource des petites gens pour aujourd'hui et pour demain.

Nous avons là-dessus quelque chose à vous proposer quand nos abonnés seront tous venus, ce qui ne tardera pas, au train dont marche la *Gazette des Campagnes*. En attendant, nous devons signaler un instrument bien utile, surtout quand les bras sont rares et que le temps est précieux. Nous voulons parler du râteau à cheval. Nous en connaissons un qui est à peu près parfait, et dont le prix est à la portée du grand nombre. On le trouve à St.-Hyacinthe, chez M. St.-Germain, le fabricant, et à St.-Anne la Pocatière, au dépôt de l'exposition permanente d'instruments, annexée à l'Ecole d'Agriculture de St.-Anne. Cette exposition d'instruments dans un vaste hangar, toujours ouvert au public agricole, est encore une innovation intéressante due à l'esprit d'entreprise du révérend monsieur Pilote, qui ne paraît pas vouloir s'arrêter dans la belle voie qu'il a ouverte. Grâce lui en soit rendues!!!

Parmi les nouvelles agricoles récentes, nous devons signaler celle de la fondation d'une société de cultivateurs, ayant pour but l'introduction, dans nos campagnes, de la culture de plantes nouvelles et utiles, comme le chanvre, etc., etc. Cette société est établie à St.-Laurent, Isle de Montréal par M. Ossaye, si avantageusement connu déjà dans notre pays, par son livre intitulé: *Veillées Canadiennes*. Pour être membre de cette société, il faut être souscripteur pour la somme de quatre piastres au fonds commun qui servira à l'achat de graines et à la publication de traités pratiques sur la culture des plantes proposées comme avantageuses à introduire. Nous félicitons M. Ossaye d'avoir doté le pays d'une institution qui, si elle est bien comprise, doit contribuer puissamment à l'amélioration du sort des classes laborieuses, à la campagne. Nous invitons M. Ossaye à nous faire part des progrès de son intéressante société; nos colonnes lui seront constamment ouvertes.

Avant de clore notre causerie, nous avons un avis à donner. Nous conseillons vivement aux hommes qui travaillent aux machines à battre de se munir les yeux, la bouche et le nez contre la poussière qui s'envole en grande quantité du grain et de la paille, et qui peut causer de graves désordres dans les organes de la respiration. Du reste, il ne faut pas se plaindre de la grande quantité de poussière que rejettent les battesses. La paille bien nettoyée n'en est que meilleure pour les animaux qui la consomment; on voit par là combien de poussière entre dans le corps du bétail qu'on nourrit avec de la paille battue au fléau. Cette poussière est épuisante et fort malsaine pour les animaux; elle leur cause souvent des accidents: elle tarit le lait des vaches et les empêche de prendre de l'emboupoint.

On devrait élever au-dessus du tambour des battures, une cheminée en bois qui emporterait la poussière du blé. Ce détail aurait une valeur réelle et serait un perfectionnement aux moulins à battre, sous le rapport de la santé des batteurs, et de la bonne qualité de la paille et du grain.

Cette expulsion énergique de la poussière serait un autre avantage à ajouter à ceux qu'a déjà le battage mécanique sur les battages à la main; mais s'il y a profit pour les animaux, il faut que les hommes se prémunissent contre tous les accidents et les maladies qui en pourraient résulter.

A ce conseil, il en faut ajouter un autre plus essentiel encore: c'est de ne pas approcher les mains du cylindre en présentant le grain à l'entrée des machines. Il ne se passe pas d'hiver sans que dans presque chaque paroisse où les machines sont en usage, il n'y ait plusieurs accidents à enregistrer, causés par l'imprudence des batteurs. De la précaution, s'il vous plaît, et vous ne serez pas à la peine de livrer votre main meurtrie et déchiquetée à l'aiguille ou à la scie du chirurgien.

Histoire de la Quinzaine.

Au milieu du bouleversement qui s'opère en Italie, Rome reste tranquille. La Providence qui se joue de tous les calculs de la diplomatie aussi bien que des menaces de la révolution et des aspirations ambitieuses du Piémont, ne veut pas que le flot des mauvaises passions aille au-delà de la borne qu'elle lui a fixé jusqu'à ce jour. C'est pourquoi, Rome est encore le rocher sur lequel viennent en vain se heurter les passions malheureuses.

On entend toujours dire cependant, dans une certaine presse, que la France va retirer ses troupes, que les grandes puissances sont à la veille de reconnaître l'usurpation de Victor-Emmanuel, que la révolution est toute puissante, et que d'un bond, comme le tigre, elle va s'élancer sur Rome. Vains efforts, Rome est toujours à son maître, le pontife et le roi pieux que Dieu lui a donné tout exprès pour ces temps malheureux. Il y a là intervention visible de la Providence, s'il n'y a point intervention humaine en faveur d'un homme si grand et d'une cause si belle. C'est aux vrais catholiques de s'en réjouir et de tenir bon dans l'espoir, dans la confiance, dans l'unité du dévouement et des vrais principes.

Si, Dieu le voulant pour l'épreuve des uns et la correction des autres, Rome est de nouveau submergée pour un temps par le flot révolutionnaire, grâce à la fausse science ou à la malveillance des politiques roués ou aveuglés ou ambitieux, cela n'a rien qui doive étonner ou décourager les vrais catholiques. L'iniquité, l'aveuglement, l'ambition, la violence même la plus outrée, la plus sauvage, ne datent pas d'hier dans le monde; et, bien que tous ces maux semblent prendre aujourd'hui des formes inouïes, au moyen de la

duplicité, de l'audace et des prétentions les plus injustes ou les plus folles, rien encore, même à ce degré suprême de l'iniquité, ne saurait ébranler une foi et une confiance éclairées. Maintenant, rien ne nous prouve mieux l'état d'anarchie, d'impiété et de violence qui règne aujourd'hui dans les Etats usurpés par le Piémont, que ce qu'en dit le Saint-Père dans sa dernière allocution.

“ Tout le monde sait, dit le Pontife, comment les Satellites de ce gouvernement [le Piémont], et de cette rébellion, pleins d'astuces et de tromperies; et devenues abominables dans leurs voies, ont renouvelé les attentats et les fureurs des anciens hérétiques, en se livrant à toute leur rage contre les choses saintes, et en s'efforçant de renverser de fond en comble, si cela était jamais possible, l'Eglise de Dieu et la religion catholique.”

Puis le Saint Père, venant à des détails, ajoute, le cœur navré de douleur, que tous les droits humains et divins ont été foulés aux pieds, les évêques chassés ou emprisonnés, les peuples privés de leurs pasteurs, les prêtres maltraités, les corps religieux en partie abolis ou expulsés ou réduits à mendier, les temples les plus vénérés, dépouillés, profanés, changés en cavernes de voleurs, et les biens d'Eglise sacrilègement pillés.

D'un autre côté, l'autorité et la juridiction ecclésiastique ont été violées, usurpées, les lois de l'Eglise méprisées, des écoles de mauvais livres ont été établies, des journaux et des libelles infâmes distribués en tout sens et à frais énormes.

Et que disent ces libelles? ils attaquent à la fois “ la religion, la piété, l'honnêteté, la pudeur, l'honneur et la vertu.”

Ils renversent le droit public et privé, et la liberté légitime de chacun. En un mot, ils sapent la société entière et toute cette civilisation chrétienne de dix-huit siècles, si haute et si brillante, dont l'Europe aujourd'hui semble perdre le sens et la force.

Ajoutez que “ la propriété même est attaquée, les plus saintes et les plus hautes réputation^s noircies par les insinuations, les injures, les colomnies les plus audacieuses.” L'impunité va le front haut. On veut vivre à sa guise et tout oser.

Voilà, en substance, ce que la plus haute et la mieux renseignée des autorités nous dit de l'état des choses dans la péninsule italienne. C'est le chef même de la catholicité qui parle ainsi solennellement à tous ses enfants spirituels, à tous les catholiques, représentés par les cardinaux présents au consistoire; lesquels sont aussi ses enfants dans l'ordre de la soumission chrétienne.

Qui donc, après cela, dans le monde catholique, aurait le droit de contester, ou d'infirmer ce haut témoignage du Père des fidèles? Qui prendrait sur lui d'excuser le Piémont et ses fauteurs, ainsi que la révolution elle-même, sous prétexte d'unité, de liberté, de droit nouveau, de fait accompli, et le reste?

Mais voici bientôt la fin du Piémont. Ses excès le tuent en voulant, on dirait, innover tous ses nouveaux sujets pour mieux les contenir. Le Piémont va tomber, soit devant la création des peuples qu'il vexe depuis déjà trop longtemps, soit devant la révolution qui a toutes ses batteries prêtes à faire feu sur la société actuelle et sur tous les rois, soit enfin devant les puissances européennes, si elles veulent se décider, un jour, à ouvrir les yeux sur la piraterie piémontaise et sur les plans sociaux de la révolution.

Si ce que le Saint Père révèle au monde, touchant le savoir faire des nouveaux barbares qui infectent l'Italie sous les noms de piémontais, de garibaldiens, de mazziniens et de socialistes, avait besoin d'être confirmé, on a qu'à prêter l'oreille, autant que la liberté de la parole, de la presse et du télégraphe est aujourd'hui permise par

les oppresseurs, à la voix de tous les honnêtes gens, catholiques ou non, qui s'accordent unanimement à flétrir et exéquer un tel brigandage : ce qui heureusement en fait pressentir la fin et laisse espérer un prochain retour à l'ordre et à la justice.

Pie IX, qui n'a jamais douté un instant de ce retour providentiel, se montre, dit-on, déjà tout plein d'espoir. De meilleurs rapports, des vues et une action plus rassurantes semblent venir du côté de la France impériale. Qu'il en soit donc ainsi enfin ! car, après Dieu, ou comme instruments privilégiés de Dieu, c'est Rome et la France qui doivent rassembler le monde sur ses bases chrétiennes, en rétablissant partout le vrai droit.

Les Etats-Unis arment toujours, se battent et se tuent un peu comme pour entretenir la curiosité des lecteurs étrangers. Pour tant ce jeu là doit finir comme toute chose au monde. La misère générale ou l'intervention européenne amèneront bientôt cette fin. Mais quoi de fixe sortira de là ? voilà ce que Dieu sait. . . .

Le Mexique, qui a pris goût à l'esprit révolutionnaire depuis longtemps, est aujourd'hui, comme l'Italie, en fièvre chaude. Le peuple y souffre là aussi dans sa religion, dans ses libertés légitimes, dans son bien-être matériel. Il en est ainsi dans la Nouvelle Grenade. La liberté, c'est-à-dire, la licence révolutionnaire, fera le tour du monde, disait Béranger, le chantre de cette belle liberté. Et vraiment le Nouveau Monde, aujourd'hui, n'est pas mieux partagé que l'ancien relativement aux principes sociaux basés sur le christianisme.

Les politiques ont, à la vérité, un remède à tous ces maux : mais singulier remède, qui appliqué à la maladie des uns doit les guérir, et qui refusé aux autres les guérit pareillement : c'est l'intervention. On doit l'administrer aux Mexicains et aux Etats-Unis pour les remettre sur pied, tandis qu'on l'a toujours refusée à l'Italie pour le même but. Jugez si le monde n'est pas bien servi aujourd'hui par la sagesse politique.

La Pologne, où personne n'intervient non plus contre le joug plus pesant que jamais de la Sainte Russie, prie dans ses temples pour ses libertés anéanties. Mais voilà que les soldats moscovites entrent tout armés dans le lieu saint pour fermer la bouche aux priants. S'ils pouvaient aller aux cœurs de ces pacifiques conspirateurs, ils le compriment sans doute pour étouffer dans sa source, la voix de ce peuple admirable.

Seule, la Pologne sait se maintenir libre à la façon chrétienne et non révolutionnaire. Tous les ordres des citoyens sont unis comme un seul homme dans le but commun. Prêtres, évêques, magistrats, peuple entier, demandent légitimement et pacifiquement à la Russie inexorable les droits sacrés de leur antique et heureuse nationalité. Repoussée de ce côté, la Pologne se réfugie dans ses temples pour faire la même demande à Dieu, mais l'Autocrate oppresseur s'y oppose par ses escouades de soldats qui souillent le temple. Alors l'autorité ecclésiastique, pour éviter les profanations, fait fermer les églises, et le peuple prie encore, mais sur le seuil du temple jusqu'à ce que la force armée vienne l'en arracher. Après la cause et le noble martyr de Pie IX, dites si notre fier 19^e siècle peut montrer quelque chose de plus grand et de plus beau sous son soleil !

Venons à notre Canada. Heureusement, pour le quart-d'heure, la paix et une certaine prospérité continuent de s'y donner la main.

Nos régisseurs politiques sont, dit-on, toujours animés des meilleures dispositions dans l'intérêt de la colonisation canadienne et acadienne. C'est vraiment ce qui presse le plus pour le moment, dans nos intérêts généraux. La colonisation, une sage immigration, le progrès de l'agriculture, sont choses aujourd'hui acceptées de tout le monde. Peuple et Ministère, sur ces points vitaux, marchent, nous pensons, sur la même ligne. Que Dieu en soit béni, ainsi que tous les hommes de sens et de bonne volonté !

Des Engrais.

ENGRAIS HUMAIN.

Nous commençons l'étude de cette importante question par quelques considérations sur celui de tous les fumiers qu'on néglige le plus dans notre pays : l'engrais humain, pour parler à la manière des savants, et plus simplement, le fumier de l'homme.

Tous les hommes qui ont fait des expériences là-dessus s'accordent à dire que le fumier de l'homme est un des plus riches que l'on puisse trouver.

Nous pourrions citer cent faits à l'appui de cette vérité qu'on proclame hautement aujourd'hui dans les vieux pays. (Nous espérons que le ridicule préjugé qui existe parmi nous à ce sujet disparaîtra bientôt.) Qu'on réfléchisse un instant sur ce fait que des expériences minutieuses ont cent fois établi et prouvé ; que la richesse du fumier de l'homme équivaut à la quantité de pain qu'il consomme.

Un seul exemple suffira pour convaincre de cette vérité. Nous avons lu, dans un livre écrit par un homme bien digne de foi, qu'un cultivateur dont la famille se composait de sept personnes trouvait moyen de fumer deux arpents de terre avec leurs déjections. Et le produit en blé qu'il en retirait par cette fumure suffisait pleinement au besoin de sa famille. C'est fabuleux, n'est-ce pas ? Aussi rien n'était perdu, et ce cultivateur et sa famille n'en étaient aucunement incommodés, au contraire.

Nous ne croyons pas manquer à notre devoir en souhaitant que l'on fasse de même dans nos campagnes. C'est un grand pas à faire et si quelqu'un réussissait à faire disparaître le ridicule préjugé qui s'oppose à l'emploi du fumier humain comme engrais, nous ne craignons pas de dire que la patrie reconnaissante devrait lui élever une statue.

Quoique, pour notre part, nous soyons loin d'ambitionner cette récompense, nous ferons notre possible, avec les faibles moyens à notre disposition, pour aider à la réalisation de ce vœu que nous formons au nom des vrais amis de la classe agricole. Si nous étions les premiers à explorer dans cette voie, nous craindrions de nous égarer peut-être ; heureusement que le sentier est tout frayé et facile à suivre. En effet, rien de plus simple. Notre répugnance sur ce point est très-légitime ; c'est vrai, l'odeur infecte qu'exhale le fumier humain à l'état de nature en fait une mine bien difficile, sinon impossible, à exploiter.

Mais en s'adressant à la science et aux arts, ils nous fourniront un moyen aussi facile qu'économique d'utiliser ces résidus considérés jusqu'ici comme matières encombrantes et de nulle valeur.

Voyez comment fait ce cultivateur économe dont nous venons de citer l'exemple. Tout près de sa maison, à deux pas, il a bâti ses privés ; au lieu de creuser un trou profond pour recevoir les matières, il met tout simplement un baril de moyenne grandeur. Dans un coin de la petite cabane, il y a une boîte pleine de chaux ou de plâtre et à chaque visite faite, une poignée de cette chaux ou de ce plâtre est mêlée aux déjections, et à l'effet de diminuer considérablement les odeurs, tellement que ce baril, une fois plein, est transporté à destination sans qu'on en soit incommodé.

Tout le monde peut faire cela, qu'en dites-vous ? et le profit qu'on peut en retirer, vaut bien la peine qu'on s'en occupe, n'est-ce pas ?

Et ce cultivateur dont on vous parle, n'est pas le seul à faire de même ; sa pratique se répand de tous côtés et elle sera bientôt celle de tout le monde.

N'y a-t-il pas jusqu'aux savants qui s'en occupent, et l'on n'a pas à s'en plaindre, car ils vous seront d'un grand secours. Depuis longtemps on cherche la poudre merveilleuse qui doit ôter au fumier humain toute odeur et qui permette de le manipuler tout aussi facilement qu'un baril de farine ou de tabac.

On ne lira pas sans intérêt ce qu'un journal d'agriculture dit de l'une de ces tentatives, sous ce titre :

LA-POUDRE ET L'ENGRAIS CORNE.

« En signalant à l'attention publique l'inestimable découverte de M. Edmond Corne, nous étions persuadé que, tôt ou tard, l'inventeur triompherait des obstacles qu'opposent presque toujours aux innovations utiles les préjugés traditionnels des administrations et la jalousie de quelques hommes qui représentent la science officielle. A Dieu ne plaise que nous prétendions appeler par ces paroles la haine du public contre les administrations et contre les corps savants ; le fait que nous constatons se reproduit avec trop de persistance, en tout temps et en tout lieu pour ne pas reconnaître qu'il a sa raison d'être dans l'essence de notre pauvre nature humaine.

« Aussi sommes-nous loin de conseiller aux inventeurs de se décourager et de prendre en haine la société qui les méconnaît. Nous les engageons à s'armer d'une patience invincible et à compter sur des oppositions proportionnées à l'importance de services qu'ils veulent rendre à leurs semblables. Or, voici le service bien avéré et incontestable que M. Corne veut rendre à la société et que la société a mis au moins deux ans à reconnaître

« Avec une poignée de la poudre qu'il a inventée, qui est d'un prix très-minime, il désinfecte instantanément des matières quelconques en putréfaction, telle que déjections humaines, fosses d'aisances, cadavres humains, cloaques, etc. La présence seule de la poudre à la surface saisit immédiatement les exhalaisons de gaz ammoniacaux et autre ; ces gaz se transforment en sels fixes et inodores, et il ne reste que l'odeur légèrement goudronneuse du *coaltar*, ou goudron de houille, qui entre pour une part minime dans le merveilleux désinfectant.

« Depuis deux mois j'avais été témoin de plusieurs essais tentés avec succès au fameux dépotoir de la Villette.

« Le dépotoir, comme on sait, est un assemblage de neuf vastes citernes qui reçoivent toutes les vidanges de la grande cité, c'est-à-dire douze cents mètres cubes par jour.

« Jusqu'ici un grand nombre d'inventeurs avaient essayé de désinfecter des masses plus ou moins volumineuses de matières putrides ; mais s'attaquer au dépotoir de la Villette était un coup d'audace auquel aucun d'eux n'avait osé penser. Hercule nettoya, dit-on, les étables d'Augias, mais Hercule était un demi-dieu, et un demi-dieu qui appartient plus à la fable qu'à l'histoire.

« M. Corne, lui, appartient à l'histoire, et devant lui le demi-dieu ne serait qu'un écolier. Il a abordé le fameux dépotoir de la Villette, et, en quelques minutes, un hectolitre au plus de la poudre en a fait disparaître cette odeur dont la compagnie Richer embaume si agréablement les Parisiens à leur retour des spectacles et des soirées.

« Ce merveilleux tour de force s'est accompli devant M. Huet, ingénieur du service de la salubrité ; devant M. l'abbé Moigno, rédacteur du *Cosmos* ; M. Samson, rédacteur du journal *la Culture* ; en présence du directeur et des employés du dépotoir, et aussi devant leurs subordonnés, ces parias de la capitale, obligés de gagner le pain de leur famille dans cette sentine immonde ; devant ces hommes à qui appartient le haut du pavé parisien de minuit à six heures, et qui méritent bien qu'on les salue à distance, puisque, comme dit l'un deux dans un vaudeville célèbre : *ils nettoient la patrie*.

« Ainsi la désinfection des amas d'immondices qui sont un foyer d'incommodité et d'insalubrité pour toutes les grandes villes est un problème dès aujourd'hui parfaitement résolu. Le premier venu peut désormais en faire l'expérience. Comme dépense et comme difficulté de main-d'œuvre, l'opération est à la portée de tous.

« Mais ce n'est là que le premier service rendu par la découverte de M. Corne. Il en est un second encore plus important, selon nous, et qui devrait frapper tous les hommes compétents en économie générale. La désinfection opérée par ce procédé prévient la déperdition de l'engrais humain, en rend l'application facile, économique, en exempte du dégoût invincible qu'excitent généralement les matières fécales à l'état naturel.

« Les agronomes voient, par ce fait, que le procédé Corne est une conquête non moins précieuse pour le sol cultivé que pour la salubrité et le confort de la vie urbaine. Outre sa vertu fertilisante, la poudre Corne a pour effet de purger le sol des animaux nuisibles, tels que taupes-gillons, altises, fourmis, etc. La poudre seule chasse les mouches des pièces où l'odeur s'en fait sentir. Ce phénomène a été très-remarqué dans les salles de malades et dans l'amphithéâtre de dissection à l'hôpital de la Charité, à l'époque où M. Ed. Corne appliquait sa poudre au pansement des plaies de mauvaise nature.

« Nous ignorons quel parti l'administration de la ville de Paris tirera de la merveilleuse découverte qui lui est soumise et qui vient de faire si brillamment ses preuves au dépotoir de la Villette. Mais nous nous faisons un devoir de signaler ces faits à toutes les municipalités de la province, à tous les administrateurs d'établissements populeux, aux instituteurs de toute catégorie, à tous ceux qui ont à souffrir des odeurs infectes de quelque nature qu'elles soient. Nous les prévenons qu'il s'agit ici d'un succès immédiat, obtenu sans effort, sans étude de la manière de s'en servir. On jette de la poudre sur la surface qu'on veut désinfecter, et tout est dit.

« Au point de vue agricole ce serait le cas de revenir sur l'incalculable préjudice que cause à la richesse publique la perte de l'engrais humain. Cette vérité est admise par tout le monde aujourd'hui, mais elle est aussi étrangère à la pratique qu'elle est incontestée en théorie.

« Cette vérité est pourtant aussi vitale pour les citadins que pour l'agriculteur. Si la ville livrait au laboureur ses vidanges dans l'état où les réduit la poudre Corne, non-seulement elle serait délivrée de toute infection, mais il n'est pas de cultivateur qui hésiterait à payer cet engrais ce qu'il vaut, c'est-à-dire un quart ou un cinquième du prix du guano. A ce taux, la vidange pourrait s'opérer sans frais pour les villes, et le sol des champs s'enrichirait chaque année de plus de vingt millions de mètres cubes d'engrais, c'est-à-dire d'une masse suffisante pour en doubler le revenu. Par suite les denrées seraient plus abondantes et à plus bas prix.

« Il est triste de constater que de telles vérités sont presque intelligibles dans un temps si fier de ses progrès matériels. Après les vérités religieuses, ce sont celles-là que notre siècle s'obstine le plus à méconnaître. — Enfin, une autre propriété de la poudre Corne, c'est de pouvoir embaumer les cadavres à fort peu de frais. La Compagnie des pompes funèbres de Bordeaux a fait à ce sujet des expériences décisives. A l'hôpital de la Charité d'autres épreuves avaient donné des résultats non moins concluants.

« Nous livrons ces faits à l'appréciation des administrations publiques et des hommes qui se préoccupent des progrès de la salubrité et de la richesse publique. Quelque invention nouvelle qui puisse surgir dans cet ordre de service, il nous paraît impossible d'en obtenir des résultats plus complets et plus satisfaisants que ceux que nous venons de rapporter.

« Plus de trois cents procédés ont été essayés jusqu'ici à la Villette ; et, au témoignage des employés de l'établissement, aucun n'a donné de résultats comparables à ceux que nous nous empressons de publier. »

Discours de Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans,

AU CONCOURS AGRICOLE D'ORLÉANS.

Suite et fin.

Le digne prélat expose ce qu'a fait la religion chrétienne pour l'agriculture : il représente les moines du moyen-âge défrichant la France et l'Europe réduites en désert par les invasions barbares ; il cite ces célèbres abbayes de l'Orléanais, où l'agriculture florissait en même temps que l'étude et la prière. Il montre le christianisme en seignant aux hommes le respect d'eux-mêmes et de leurs semblables, et à chacun le respect de la propriété d'autrui. Après quoi, il s'écrie :

« S'il en est ainsi, ne demandez pas quels services un évêque peut rendre à l'agriculture. Vous semez du blé, je sème la paix et la vérité ; vous améliorez l'espèce bovine, je tâche d'améliorer l'espèce humaine. Vous élevez les agneaux, j'essaie d'élever les enfants : je tâche en tout de faire des hommes. Les familles riches m'amènent

leurs fils; je tâche de faire des riches qui aiment les champs, qui pensent à les habiter, qui comprennent leurs temps, qui pratiquent leurs devoirs, et s'occupent un peu plus des bœufs et des moutons que des fièvres et des chevretails (1). Les familles pauvres me confient leurs enfants; mes frères et moi, nous tâchons d'en faire des gens honnêtes qui restent au village, en goûtent la simplicité, et sentent leur cœur ému au tintement de l'Angelus, comme au battement du rappel. Oui, messieurs, l'Eglise est aux âmes ce que le soleil est aux champs, ce soleil dont parlait si bien naguère un poète digne de ce nom :

C'était notre soleil dans les travaux obscurs
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs (2).

« Oui, messieurs, comme le soleil fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits, ainsi la religion, par sa douce et mystérieuse influence, fait germer dans les âmes les plus précieuses moissons, toutes ces vertus qui, en même temps qu'elles fructifient pour la terre, fructifient aussi pour le ciel. C'est pour cela qu'elle place non pas seulement dans les villes opulentes, mais dans chaque village, un clocher, un presbytère, et dans ce presbytère, un agriculteur, l'agriculteur des âmes, celui qui est si bien nommé l'homme de Dieu, et qui est en même temps l'homme du peuple, parce que sa tâche, en ce monde, est de faire lever dans les âmes les plus humbles les moissons de l'éternité. . .

« Aussi, messieurs, comme le Dieu de l'Evangile est bien le Dieu de l'homme des campagnes, et la religion son amie, son guide et son soutien ! C'est elle qui lui explique l'origine et la loi du travail, qui l'adoucît en le réglant, par le repos trop méconnu du septième jour : loi prévoyante et compatissante, qui atteste à la fois la sagesse et la bonté du Créateur, et que réclament également les forces débiles du travailleur et les besoins de son âme immortelle. La religion lui enseigne la prière, et avec la prière, l'espérance : elle a des consolations pour toutes ses peines, et pour les rudes travaux de sa vie de meilleures récompenses encore que les plus riches moissons de la terre. C'est elle qui relève vers le ciel son front courbé sur la glèbe, et qui entr'ouvre devant lui un horizon plus beau encore que celui où disparaît à ses regards dans les rayons du soir le soleil couchant.

« Ah ! messieurs, qu'on fait de mal à l'homme des champs lorsqu'on chasse de son cœur les consolants espoirs que la religion y dépose, et de son toit les vertus qu'elle y inspire ! Ah ! qu'on ne nous fasse plus de cultivateurs irréligieux, impies ! La religion et la nature s'en étonnent et s'en attristent également. Qu'un homme creuse un sillon et y jette la semence, cette portion de sa récolte précémente qu'il retranche de sa nourriture et de celle de ses enfants pour la offrir à Dieu : qu'il fasse cet acte de foi sans jamais élever son regard vers Dieu, qui fait tomber sa pluie et son soleil sur les moissons ; qu'il soit placé sans cesse en face d'un Dieu, si visible dans ses œuvres, sans le voir, et des manifestations éclatantes de sa sagesse et de sa bonté, sans les bénir ; qu'il interroge les vents du ciel et les entrailles de la terre, c'est-à-dire le Créateur et la création dans leurs lois majestueuses et immuables : qu'il n'ait pas d'autres instruments que ceux mêmes de la Providence, les saisons, les astres, le soleil, les frimas, la germination universelle, la fécondité divine et intarissable de la nature elle-même, et qu'il soit un impie, je ne le puis comprendre !

L'éloquent prélat termine ainsi :

« Courage donc, tous ! courage, ouvriers du père de famille, ouvriers de toutes les heures, et même de la dernière, je suis heureux de le dire pour ceux qui ne sont pas encore arrivés, travaillons, progressons, améliorons ; améliorons nos terres, nos troupeaux, nos âmes ; gardons nos droits, aimons notre soi, servons notre patrie ; servons aussi, prions, adorons celui qui nous garde tous, qui garde l'Eglise contre l'envie, la maison contre la foudre, la brebis contre le vent, la semence contre la gelée. Que Dieu bénisse vos chaudières, vos châteaux, vos familles, vos serviteurs, vos animaux, vos instruments, vos récoltes !

[1] Ceci est l'exacte vérité. Au petit séminaire d'Orléans l'économie rurale fut partie des hautes études. C'est une création du vénérable évêque. Les élèves savent-ils moins bien penser et écrire que ceux des autres établissements ?—Nous parlerions pour le contraire.

[2] M. V. Laprade, de l'Académie française.

« La religion vous aime, aimez la religion ; mettez-la de moitié dans vos cérémonies, approchez de ses bénédictions vos machines, vos moissons, et aussi votre cœur. Prenez dans ses douleurs, car elle en a comme nous ici bas, et ses travaux sont, comme les vôtres, exposés à l'orage ; prenez dans ses douleurs la part qu'elle aime à prendre dans vos joies, dans vos progrès et dans vos fêtes. »

Correspondance.

MONSIEUR,

Les journaux de cette semaine nous apportent la bonne nouvelle que vous allez fonder un journal exclusivement consacré aux intérêts de l'agriculture. Permettez-moi de vous en féliciter au nom de tous les habitants de la campagne.

Un journal de cette nature ne pourrait venir plus à propos. En effet c'est le temps, ou jamais, de prendre possession des terres que la Providence nous a assignées ; c'est le temps, ou jamais, de s'occuper de leur défrichement, de leur amélioration. Il ne faut pas que le Canadien reste inférieur en rien aux autres peuples dans un art qui, bien cultivé, a toujours fait la richesse et le bonheur d'un pays.

En voyant les efforts faits de toutes parts en vue de la colonisation, j'avais moi-même conçu le projet d'un journal, intitulé : *Journal de la Colonisation*. Plus heureux que moi vous allez réaliser une pensée que j'aurais voulu mettre à exécution. Je vous en laisse tout le mérite. Les Canadiens qui savent apprécier ce qu'on fait pour eux, ne manqueront pas de favoriser votre entreprise, en s'abonnant à votre journal.

Nous avons bien déjà à Montréal, le *Journal d'Agriculture*, mais dans ce journal il y a plus souvent de théorie que de pratique. D'ailleurs, deux journaux consacrés à l'agriculture, en langue française, pour le Bas-Canada, ne sont pas de trop. Nos autres journaux canadiens s'occupent bien parfois d'agriculture, mais le plus souvent leurs colonnes sont remplies de personnalités qui n'occupent qu'eux. C'est plus que fâcheux dans un pays où l'union est si nécessaire. La presse elle-même en souffre, car un journal qui ne sait faire autre chose que guerroyer à tort et à travers ne peut vivre longtemps.

Vous écrirez cet écueil, Monsieur, j'en suis certain d'avance. Vous ferez plus : Vous rendrez votre journal intéressant, en nous mettant au courant des mesures prises en faveur de la colonisation, en nous faisant connaître les moyens employés ailleurs avec fruit pour fertiliser les terres, engraisser les animaux, élever les arbres, etc. Vous nous parlerez des concours et des prix remportés dans ces concours. Vous garderez une petite place pour les institutions qui s'occupent à présent d'agriculture, afin de signaler leurs efforts et leur succès. Vous voudrez bien aussi recevoir les communications qui vous seront faites en vue de populariser une science qui doit avoir de si heureux résultats. Enfin, comme dans les vieux pays l'agriculture est plus développée, vous n'aurez pas honte d'emprunter aux journaux étrangers qui s'occupent de cette grande question, les articles qui pourraient, en abrégant nos peines, nous donner plus d'expérience. Il ne tient qu'à vous de vous procurer le *Journal d'Agriculture*, à Paris, et les autres qui sont en crédit en Province, surtout en Normandie. Ces précieuses acquisitions ne vous empêcheront pas de recourir aux travaux de même nature entrepris dans le Canada.

Dans un pays comme le nôtre, où les mines et les bois sont d'une si grande richesse, il n'est pas permis d'ignorer les recherches qui ont été faites dans le but d'en tirer tout le parti possible.

Si vous consacrez quelques lignes à la politique, que ce soit tout simplement pour mettre vos lecteurs au courant des nouvelles.— Que si vous croyez à propos d'avoir un *feuilleton*, que ce feuilleton soit tiré de la vie réelle, et que la conclusion soit de faire aimer la vie des champs.

Ainsi réligé, Monsieur, votre journal sera agréable à tout le monde. Il fera le plus grand bien au pays, et à la colonisation en particulier. Le gouvernement l'encouragera. Mais le gouvernement vous fit-il défaut, les particuliers à la ville comme à la campagne, dans les anciennes terres comme sur les nouvelles, sauront vous donner l'appui que vous méritez.

UN CANADIEN.

VARIÉTÉS.

Histoire du voisin Pierre.

CONTE NORWÉGIEN.

Pierre, la Barbe-Grise, ne ressemblait en rien à son voisin Guldbrand; il était roide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre: toujours prête à se taire, quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise, que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots, et que la douceur est la première des vertus!

Un jour de fénaison, comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe, qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes de leur paresse:

— Bon Dieu! Pierre, vous en parlez à votre aise, lui dit sa femme; voulez-vous changer de rôle? Demain je fanerai pour vous, vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.

— Marché fait, s'écria Pierre: il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari, cela vous apprendra le respect: c'est une leçon dont vous avez besoin.

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râtaur sur l'épaule, la faucille au côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier, comme l'aloüette.

Qui fut un peu surpris de se trouver au logis? Ce fut Pierre la Barbe-Grise; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau; Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet, quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête: c'était le porc qui ravageait la cuisine.

— Mon beurre est perdu! s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle! la baratte renversée, la crème à terre, et le pourceau se vautrant dans des flots de lait.

Un plus sage eût perdu patience; Pierre se jeta sur l'animal, le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué qu'il en tomba roide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours; il courut à la cave; heureusement la bière ne coulait plus; il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne, et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie; il y avait assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable, et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût haut à l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie; mais l'expérience l'avait rendu sage: "J'ai là, pensa-t-il, mon petit enfant qui se roule par terre; si je laisse la baratte, le gourmand la renversera, un malheur est bientôt fait." Sur quoi, il mit la baratte sur son dos, et alla vite tirer de l'eau pour abreuver la vache. Le puits était profond, les seaux n'enfonçaient pas; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf! voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

"Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui; songeons à la vache; il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a là sur le chaume de la maison une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée, notre bête ne perdra rien à rester au logis." La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé; la maison, construite dans un creux, était presque au niveau du sol; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête. Il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs; mais c'était un homme prudent qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os; aussi lui attachait-il une corde autour du cou; cette corde, il lui fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine; cela fait, il rentra au logis, et, s'attachant la corde autour de la jambe:

— De cette façon, pensa-t-il, je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux.

Il emplit alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur les fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout à coup, *patatras*, voilà la vache qui glisse du toit et tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en haut. Où serait-il allé? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage, et les voilà qui pendent tous deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre le ciel et la terre, poussant des cris affreux.

Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendu, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête, qui se retrouvait sur le plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre, qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite: la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là: le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb; si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot au feu.

Quand la ménagère entra dans la cuisine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant:

— Eh bien, cria-t-elle en mettant ses deux poings sur ses hanches, qui donc a toujours raison au logis? J'ai fané, j'ai fané; me voilà comme hier: et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit, si tu n'avais pas ta mère!

Sur quoi elle se mit à sangloter; elle en avait besoin. La sensibilité, n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien; la résignation convient aux grands courroux. Mais à quelques jours de là les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en gros caractères:

Les abeilles piquent fort,
Les méchantes langues plus encor.

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

ÉDOUARD LABOULATÉ.

Paule et Marie.

Suite.

— Vous ne vous occupez pas de Marie, disait-il à sa femme.

— Laissez-moi donc, disait Mme Hingréze, puisque vous en avez fait votre idole.

— Une jolie idole! disait le colonel, si vous vouliez bien dire un tyran, un despote, que vous n'avez forcé à aller chercher. Bientôt j'aurai abandonné tous mes amis pour promener ce joli minois, c'est d'un ridicule!

Cependant Marie grandissait à la ferme, sur les genoux de Pierrette, sur les bras du vieux Patouche et à côté de Paule.

Paule était brune, et Marie était blonde.

Les deux enfants s'aimaient. Cependant on ne pouvait laisser Marie indéfiniment en nourrice, et un jour, elle avait déjà six ans, le colonel la ramena chez lui. Quelques pas séparaient seulement la ferme de la Ribyare, et Paule pleura comme si on lui avait enlevé Marie pour toujours. Le colonel promit d'amener Marie tous les jours, et il n'y manqua pas. Pendant que les enfants jouaient, il causait avec Patouche.

— Enseignez le patois à cette petite, lui disait-il, il faut savoir parler la langue du pays où l'on doit vivre. Mais le meilleur professeur était Paule.

Paule suivait déjà les petits bergers qui menaient paître les moutons, soit au bord du Gers, soit dans le parc du Garros, et Marie suivait Paule, et le colonel suivait Paule et Marie, ce qui indignait Mme Hingrèze.

—Vous voilà berger, disait-elle à son mari, vous faites-là une jolie figure! Soyez tranquille, dès que je pourrai mettre cette petite en pension, je le ferai.

Peu à peu Paule s'accoutuma si bien à suivre les bergers, à garder avec eux les moutons, qu'à la ferme on songea à utiliser l'enfant, et un jour, [elle avait à peine huit ans], elle fut seule chargée de ce soin en compagnie d'un énorme chien noir, qui était son compagnon d'enfance.

Dès que Marie, du haut du balcon de la Ribayre, voyait paraître les moutons de Paule, elle courait au colonel.

—Mon oncle, lui disait-elle, laissez-moi aller dans les champs; je prendrai mon goûter, je m'amuserai bien.

Les deux enfants passaient ainsi des journées entières. Bien différentes l'une de l'autre, elles éprouvaient pourtant un sentiment commun, une espèce d'admiration vague et rêveuse en présence de la nature. Pendant l'été, quand, assises à l'ombre, elles regardaient au loin s'agiter mollement au soleil les épis de blé mûr, et que les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits, je ne sais quoi de joyeux et de calme s'emparait d'elles, le sentiment de la richesse et de la liberté dilatant leur cœur sans qu'elles pussent s'en rendre compte.

Ces murmures vagues et doux des champs, les bruits confus, lointains, insaisissables et harmonieux, le bruissement du matin, le murmure du soir, trouvaient en elles des échos délicieux et profonds, mais tandis que Marie se rendait déjà compte de ce charme et en cherchait les causes dans les harmonies de la terre, Paule écoutait et semblait entendre une voix qui parlait plus mystérieusement encore au fond d'elle-même. Marie entraînait dans la nature, s'y mêlait et en jouissait profondément; Paule la traversait et cherchait au delà comme derrière un voile, une beauté inconnue et comme cachée par les choses admirables qui enchantaient son amie.

Quand Marie disait: C'est beau! Paule disait: Oui, c'est beau! et ses grands yeux noirs restaient mats comme du velours; mais si, assise le soir devant la porte de la ferme, elle regardait et écoutait en silence, ses yeux brillaient comme des étoiles sans qu'elle pût exprimer ses pensées.

Marie, vive, blonde, légère, riieuse, franche et leste, toujours vêtue de petites robes légères bleues ou roses, tout enjolivées de broderies blanches, abritée sous un grand chapeau de paille d'Italie, était devenue la compagne inséparable de Paule, qui faisait avec elle un contraste frappant. Vêtue des plus misérables haillons de grosse laine jaunâtre, la tête couverte d'un capuchon noir, les pieds dans de vieux sabots toujours trop grands pour elle, cette enfant montrait le plus beau visage qui se pût voir: brune avec les yeux noirs, profonds, et quelquefois traversés par des lueurs de flammes; le visage un peu maigre, mais d'un profil superbe; je ne sais quoi de rêveur et de ferme, lui donnait une physionomie impossible à oublier.

Son attachement pour Marie était devenu une espèce de culte. Cette enfant rêveuse mourait loin de cette autre enfant étourdie. L'idée d'une séparation ne s'était jamais présentée à elle.

Un jour, Mme Hingrèze dit à son mari:

—J'en ai assez de toutes vos bergeries; il y a fort longtemps que les rois n'épousent plus les bergères, et même les simples particuliers s'en soucient fort peu. Marie va aller en pension, il est temps de penser à cela; il va falloir lui faire faire sa première communion, c'est une formalité qu'il faut remplir.

—Une formalité, une formalité... hasarda le colonel.

—Enfin, continua sa femme, il faut qu'elle apprenne un peu de tout, comme une jeune fille bien élevée doit le faire.

—Au lieu de dire un peu de tout, si vous disiez beaucoup de rien, ce serait un peu plus vrai, cela.

Mme Hingrèze parla encore; le colonel répliqua de nouveau, et de tout cela il résulta pour Marie qu'elle irait en pension à Auch, chez Mme Mélanie Hermance.

Le lendemain de ce jour Paule arriva de bonne heure avec ses moutons, Marie courut à elle et lui raconta la grande nouvelle. Ce changement l'enchantait; elle n'en prévoyait pas les ennuis, à peine pensait-elle à la séparation. Paule écoutait en silence et quelques larmes tombaient de ses yeux. Paule ne pleurait pas comme une enfant [leurs larmes sont ordinairement mêlées de colère et d'impatience et n'ont pas le caractère du chagrin], celles

de Paule avaient le caractère pénible des pleurs qui naissent d'une véritable angoisse.

Marie parcourut encore avec Paule les champs, les prés, les petits chemins où elle avait l'habitude de jouer et de rêver avec elle. Paule lui montra ses moutons et son chien, comme si Marie ne les avait jamais vus.

C'était au mois de mai; tout était vert, tout était encore couvert de rosée, le soleil avait fait de chaque goutte d'eau une pierre précieuse; les haies de rosiers étaient en fleurs, les violettes et le muguet remplissaient les bois du Garros, les champs s'étendaient chargés de verdure, les arbres fruitiers couverts de cette neige rosée qui promet tant de richesses. Le sentiment de la paix et de l'abondance se sentait dans l'air; les moutons de Paule, couchés dans l'herbe humide, les grands bœufs se rendant aux champs, accouplés sous le joug et mugissant doucement, accompagnaient le chant vif et léger des fauvettes. Marie fut saisie d'un mouvement dont elle ne devait se rendre compte que bien des années plus tard, et qui la fit fondre en larmes. Tant de splendeur, tant de douceur, tant de calme remuèrent son cœur; toutes les voix douces et pleines qui remplissent l'air dans la campagne semblaient l'appeler; si elle avait pu comprendre ce qui la faisait pleurer, elle se serait assise près de Paule au milieu de ses moutons, près de son gros chien noir, et elle ne les aurait pas quittés.

Mais la voix du colonel se fit entendre:

—Marie! Marie!

Il fallut partir.

Paule embrassa son amie sans pleurer, sans se lever de la place où elle était assise et l'ayant perdue de vue, elle baissa la tête et resta immobile.

Le lendemain Marie était installée chez Madame Mélanie Hermance, et le lendemain aussi Paule avait obtenu que le fils de Pierrette conduirait les moutons aux champs, et qu'elle irait à la ville porter le lait. C'est que Mme Hingrèze envoyait tous les jours du lait à Marie. Quand Paule s'aperçut qu'en portant le lait elle ne pouvait voir son amie, elle reprit la garde des moutons et ne porta plus le lait qu'à la Ribayre; elle mettait à le verser dans le vase de terre destiné à le recevoir un temps quelquefois beaucoup trop long. C'est que la vue du vieux colonel en cheveux blancs et en grosses moustaches lui rappelait sa mignonne et blanche petite amie.

Quant au colonel, depuis que Marie était en pension, ses mœurs étaient changées. Il allait au café et y jouait d'interminables parties; l'enjeu était une livre de dragées ou un magnifique gâteau; quand il gagnait, tout était bien, il portait son gain à Marie.

Quand il perdait, il criait:

—Voilà une livre de bonbons de perdue! ça fait deux, cela, ça fait deux! Car, enfin, il ne faut pas que Marie pâtisse de ma maladresse, si j'avais gagné elle aurait eu les bonbons. J'ai joué comme une masette, une vrai masette.... Allons, elle aura des bonbons la même chose, parbleu! je n'en mourrai pas, peut-être bien, pour deux livres de bonbons!

Cependant, quand Marie sortait et venait chez son oncle passer un jour de congé elle allait voir son amie Paule dans les champs. Pour donner une idée de la rapidité de l'éducation que savait faire Mme Mélanie Hermance, je dirai qu'au bout de six mois, quand Marie allait voir Paule au milieu de ses moutons, elle se félicitait elle-même en route de la simplicité de ses manières qui lui permettaient d'aller causer avec une petite gardeuse de moutons.

Mais l'éducation de Paule ne lui permettait pas d'apprécier ce que cette conduite avait de généreux. Aussi recevait-elle Marie comme par le passé; rien dans ses manières ne témoignait de cette respectueuse reconnaissance par laquelle certaines pauvres gens semblent dire: Vous êtes bien bons de vous occuper de moi. Marie en vint peu à peu à être choquée du sans façon avec lequel Paule continuait à l'aimer, et elle prit bientôt un petit air de hauteur qui se manifesta au moment même où elle dut faire sa première communion. C'était le moment où on lui disait qu'elle allait être une demoiselle. Elle rencontrait Paule au catéchisme dans la vieille église de Saint-Oran.

La suite au prochain numéro.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

EMILE DUMAIS,

St. Louis de Kamouraska.